

Avant-propos

DU PORTRAIT EN GÉNÉRAL

O n comprend qu'un peintre soit inspiré par un modèle et que, toute virtuose soit-elle, sa technique d'exécution ne soit pas le seul facteur de réussite de l'œuvre. S'il est bien le seul à manier le pinceau et qu'il nous doit un portrait réaliste, son style, ses habitudes de travail et son geste, aux ressorts inscrits dans son inconscient, racontent autant de lui que du modèle. Alors, quand s'y mêlent les émotions...

Rien de surprenant à ce que le modèle découvre une *nouvelle personne* dans son portrait. Elle s'y reconnaît un peu, mais pas tout à fait, décelant une part d'étrangeté. Oser se reconnaître dans des personnalités ou identités multiples, toutes différemment justes, fussent-elles décrites par diverses personnes. Accepter aussi que son propre témoignage soit contingent des conditions de l'entretien, de ses rêves de la nuit et de ses espoirs du matin et qu'il aurait été différent un autre jour. Alors, pourquoi l'auteur aurait-il moins de liberté que la diariste ?

Quelle richesse de se mouvoir librement sous différents atours, avec plus ou moins de conscience et d'accepter la plasticité de son image et de son identité ! Et, en conséquence, résister aux exigences classificatoires de la société où l'on s'inscrit volontiers pour gommer une singularité qui isolerait de la communauté des humains.

Le terme *interprétation* que j'ai hésité à placer en sous-titre relève d'une lapalissade, non pour le dédouanement d'écarts à la *réalité*, mais pour proposer un récit largement influencé par les muses-modèles, nourricières d'inspiration et perturbatrices de représentations. Ainsi, la revendication des textes est celle de l'authenticité, plus que celle de l'exactitude, constructive d'un sens appréhendé sur une longue durée.

Ce qui était perceptible dès les premiers entretiens était l'intérêt des participantes à se voir décrites par un tiers, certes, mais aussi à adhérer à l'expérience d'un collectif rassurant, où elles se sentiraient libres de s'exprimer en bonne compagnie, imaginant leurs *sœurs* dans une résonance commune avec le projet. S'exposer, peut-être, mais au milieu d'autres.

Quant aux faits, lesquels, une fois décrits, deviennent une représentation de la réalité et non la réalité elle-même, ils ont été validés par chacune des intéressées, sans prétention à l'exhaustivité ; comme dans les biographies ou autobiographies les informations sont filtrées et leur retranscription subjective. Mais au sens littéral et reconnu du terme, ces récits n'en sont pas, leur taille imposée dès le départ en limitait le champ.

Aussi, en me laissant la bride sur le cou, les participantes pourraient toujours expliquer un écart à la vérité s'il était relevé par des proches. Mais alors, qu'est-ce qui distingue celles de l'ouvrage de celles qui ont préféré interrompre leur participation après la lecture du texte ?

Si raconter son histoire n'est pas anodin — même dans le secret de son boudoir, on ne le fait pas avec n'importe qui — la rendre publique la projette sur grand écran. Il y a certainement une crainte sous-jacente de se présenter avec ses faiblesses et ses défauts, ou de critiquer ses proches. Ceux-ci auront toujours matière, derrière un mot, une

expression un peu raide, ou même la stricte vérité des faits, à n'y voir qu'une atteinte à leur honneur. Dans certains contextes, il est des blessures, même guéries, qu'il vaut mieux garder pour soi. Chacun est maître de l'apprécier pour soi.

SINGULARITÉS ET RUPTURE

Dans mon roman, *Lila, Mine de rien*, j'ai abordé sous l'angle de la fiction la question de l'identité, de la manière dont elle évolue dans le temps, influencée par différents groupes d'appartenance et sa relation aux autres. Il était temps que je m'intéresse à de *vraies* histoires...

Ici, mon intention était de mettre en avant des parcours singuliers, constitués de ruptures, d'opportunités de rencontre et parfois de renaissance, racontés par des femmes indépendantes et réflexives. Dans la mécanique des déterminismes, des personnes, plus que d'autres, franchissent des frontières, se retrouvent là où personne ne les attendait, pas plus qu'elles-mêmes. Et quand elles existaient, d'où ses ruptures venaient-elles ? Rendirent-elles plus heureuses, plus libres ?

Mais il était vain de vouloir rechercher à tout prix LA singularité (alors que nous sommes tous singuliers), au risque de se faire happer par l'exceptionnel ou le spectaculaire, pire encore, par les drames. Le plus simple était d'approcher *l'inconnu*. Rencontrer ainsi des femmes que je ne connaissais pas, ou trop peu pour avoir eu le temps de comprendre leur histoire. Ce sont des amies (je les appelle mes *entremetteuses*) qui, au fait de mes activités d'écriture, de mes valeurs et de mon intention, m'emmèneraient vers certaines de leurs proches sur un chemin non cartographié.

A posteriori, au vu de la diversité de mes rencontres, peu importe que les critères de choix aient été bien flous. Et bien qu'il ne soit pas question de les comparer, leur diversité était l'intérêt même du projet.

RÉGLAGES

Lors des entretiens je me suis interdit de poser toute question relative au conjoint et aux enfants. (Que le meilleur des sociologues ne m'en tienne pas rigueur, je n'avais d'ailleurs pas de questionnaire !) Si ces membres de la famille sont peu ou pas cités, qu'ils ne m'en veuillent pas de m'être concentré sur la part de leur chérie ou mère qui ne leur appartient pas, et d'avoir ignoré la dévolution conservatrice de certains rôles aux femmes. Si les relations familiales étaient, pour elles, normalement épanouissantes, qu'elles permettaient à *la mère de famille* de s'exprimer et d'évoluer pleinement en dehors de leur sphère, il n'était pas nécessaire de les explorer, ce n'était pas le sujet.

Quant aux idées, elles sont énoncées par les participantes, ou parfois par moi-même. Dans tous les cas, il s'agissait d'une mise en perspective sociologique ou psychologique invitant à mieux appréhender les parcours de vie. La religion, la relation aux parents, les déterminismes sociaux justifiaient certains commentaires, sans que je veuille, pas plus que mes modèles, je crois, convaincre quiconque de quoi que ce soit.

J'ai assez longuement cherché une logique de classement des portraits dans un ordre significatif de quelque chose. Ce *quelque chose*, je ne l'ai pas trouvé ; les chapitres sont classés dans l'ordre où je les ai écrits... Ce qui présente au

moins un avantage : n'ayant jamais conduit ce type d'entretien dans un projet très libre, peut-être ai-je mûri au fur et à mesure de l'expérience et évolué dans le mode d'écriture. Le lecteur l'appréciera au cours de sa lecture — si elle est dans l'ordre des pages.

Les textes devaient être de longueur comparable. Très vite, au regard de l'écart d'âge entre la benjamine et l'aînée — 55 années —, une telle prétention parut bien vaine. On sait que le nombre de folios ne fait pas la valeur d'un ouvrage, pas plus que « [...] aux âmes bien nées / La valeur n'attend pas le nombre des années. ». Alors, que ces pages « réduites » donnent, à celles qui en furent les actrices, l'inspiration pour d'autres expériences qui alimenteront l'écriture des suivantes. Peut-être dans vingt ans serai-je encore là pour tenir la plume — s'il devait en exister encore...

LES YEUX, LE VISAGE, MIROIRS DE L'ÂME ?

Lors d'une époque révolue, il était une curieuse expérience de découvrir soudainement le visage et la silhouette d'une personne que l'on n'avait jusqu'alors « connue » qu'au son de sa voix. C'était assez courant lorsque les relations, hors face-à-face physique, se limitaient au simple téléphone avant l'avènement d'internet — pas de *visios* ni de réseaux sociaux. On se satisfaisait d'une telle relation tronquée puis, à la découverte visuelle de l'intéressé, se révélait une part profonde de vérité qui nous avait échappée, le plus souvent accompagnée de joie, une sorte de cadeau, un supplément d'âme.

Adeptes de la photographie depuis quelques décennies, comment côtoyer et m'intéresser à une personne sans lui

tirer le portrait ? Et puis, il est aussi curieux qu'amusant de percevoir l'inconfort ressenti face au photographe, la peur de ne pas être soi-même ou de ne pas se montrer comme on le voudrait. Nous prenons alors conscience du rôle que l'on joue devant le portraitiste qui tente de capturer un reflet de notre âme. Que lâcher de soi ? Que se laisser voler ? Comme si se faire photographier était plus périlleux que de se laisser portraiturer par un gâte-papier !

Et pourtant, au regard des confidences lors d'entretiens qui démarraient parfois d'une manière indécise et retenue, la photo restait bien peu de chose. J'ai donc hésité. À les maintenir, à les insérer au début de chaque portrait ou encore à les rassembler en fin d'ouvrage dans un ordre aléatoire. Pouvaient-elles influencer la lecture ? La dévoyer, la renforcer ?

Textes et photos empruntent à l'identité et la figent à un instant donné. Alors, la photographie est peut-être la cristallisation de tout un passé et le texte, tout autant, le fil d'une conscience tournée vers l'avenir.

Deux ou trois jours après notre premier rendez-vous, une participante, tant son histoire l'avait privée d'une grande part d'elle-même, avant même d'avoir vu le texte ni sa photo, ne voulait pas être réduite à ce qu'elle m'avait raconté de sa vie : « Maintenant, je ne suis plus ça ! », estompée derrière des événements dont elle n'avait pas eu la maîtrise. Elle venait de se redécouvrir, tout était devant elle...

ESPRIT, ES-TU ELLES ?

Des heures passées ensemble, des sentiments ressentis et analysés pendant les entretiens et les séquences d'écriture.

ture, jamais je n'ai pensé « elle m'énerve avec ce truc-là ! ». Pas plus nous ne nous sommes fâchés sur un quelconque sujet.

En définitive, ne fut-ce qu'un court instant, pouvaient-elles me considérer comme un ami ? Ou plutôt comme un creuset de pensées, de celles que l'on déverse au cours de promenades solitaires qui invitent à tout lâcher, quand aucun contradicteur ne s'oppose et que les normes morales ou les schémas imposés se laissent oublier.

J'ai certainement plus idéalisé le projet dans son ensemble que ma relation avec chacune d'elles, car avant de les rencontrer, je ne connaissais rien d'elles. Mais pendant mon travail, elles m'occupaient tout entier. Plus encore dans la phase d'écriture où je percevais d'autres signes, relevais des éléments dont l'importance m'avait échappé lors de l'entretien. Concentré, j'oubliais qui j'étais et peut-être même ce que je pensais.

Ce travail d'écriture revêt ici une différence essentielle avec celui de fictions où le soi, conscient ou non, provoque et alimente l'inspiration qui n'est que l'histoire et non l'écrit lui-même. Leur vérité, la matière, se substituaient à l'inspiration. Il ne me restait que la manière.

Et pourtant, grâce à l'écart entre ce que j'ai collecté d'elles et ce qu'elles connaissaient de moi, ma posture d'intervieweur qui relève d'un déséquilibre au sens de la conversation : elles m'ont mis *hors de moi, comme une femme*, et il en restera le souvenir de la joie et de la gratitude.

Décidément, Femmes, je nous aime.